

# GUIITARE

& CL...TERS

**ENO**

**RACONTE U2 ET  
LES AUTRES**

**ISLAND**

**25 ANS D'HISTOIRES  
ET DE SUCCES**

**AU COEUR DE**

**GENESIS**

**GUIDE PAR  
PHIL COLLINS**

M 1555 - 74 - 20,00 F



3791555020007 00740

# AU SERVICE DE LA TRADITION



INTERVIEW



# AU COMMENCEMENT ETAIT GENESIS ... ET A LA FIN AUSSI !

**Lentement mais sûrement, Genesis est devenu, vingt ans après ses débuts à Charterhouse, le groupe mondial numéro-un, un titre que seul Dire Straits semble aujourd'hui en mesure de lui contester. Certes, ce fut un long processus d'élimination, entamé avec la séparation des Beatles en 1970.**

**E**t plus récemment autorisé par les abandons de Clash et de Police, la sérénité des Rolling Stones, l'atomisation des Eagles, de CSNY et de Fleetwood Mac, le hara-kiri des Who et de Led Zeppelin, la fossilisation de Yes et du Grateful Dead, la dispersion de Pink Floyd, la tétanisation des

Talking Heads et l'évaporation de King Crimson. Sa place au sommet, Genesis la doit aussi à sa faculté d'avoir toujours su engendrer en son sein son propre avenir. Après le départ de Peter Gabriel en 1975, plus personne n'y croyait. C'est finalement Phil Collins, et non pas Nick Lowe ou Jess Roden, pressentis, qui s'imposa. Non comme un remplaçant, mais comme nouveau leader. Les deux albums suivants, « Trick Of The Tail » et « Wind And Wuthering » firent

de 1976 l'année Genesis en Angleterre, et restent sans doute les sommets de la carrière discographique du groupe, ses disques les plus chaleureux, complets, riches et cohérents. Lorsque Steve Hackett s'en alla à son tour, en 1978, on crut au coup de grâce. À trois, ils trouvèrent pourtant les ressources nécessaires pour continuer, grâce à Mike Rutherford, qui se révéla un guitariste aussi précieux que le bassiste et compositeur qu'il avait été. Un pas supplémentaire fut même franchi avec l'obtention d'un premier vrai tube, *Follow You, Follow Me*. Ce furent ensuite, et simultanément, l'ascension fulgurante de Phil Collins au firmament des superstars des années 80 et les états d'âme de Tony Banks, le plus discret et le plus secret des Géniteurs. Pour en arriver à *Mama* en 1984, leur premier numéro-1 britannique, et, deux ans plus tard, *Invisible Touch* qui réussissait le même exploit outre-Atlantique, à l'aube de leur plus gigantesque tournée. À Paris, les quinze mille places du concert du 2 juin à Bercy se sont arrachées en moins de quatre heures et l'hippodrome de Vincennes, le lendemain, s'est rempli en quelques jours, trois mois avant l'événement. Quelque temps seulement après leur avoir consacré un numéro (double) entier, *Guitare & Claviers* refait le point et l'Histoire avec Phil Collins.

**Yves Bigot.** *Les Américains te connaissent principalement comme ce nounours sympathique qui écrit des ballades délicieusement romantiques sur ses déboires amoureux. Ici, en Europe, pour la plupart, tu es le batteur de Genesis qui a remplacé Peter Gabriel et qui vend encore plus de disques quand il est tout seul. Comment vis-tu cette situation ?*

**Phil Collins.** Tu crois vraiment qu'ici les gens savent que je suis avec Genesis depuis plus

de quinze ans ? Parce qu'en Australie, ils pensaient que c'était le groupe que je venais de former cette année ! Aux Etats-Unis, je suis perçu comme un Lionel Richie blanc, c'est vrai. Enfin, par le grand public, pas par ceux qui aiment la musique. Pour l'Europe, on saura sous peu.

— *Est-ce que tu gardes des souvenirs précis de tes concerts à Paris ?*

— Avec Genesis, je me souviens particulièrement de notre



passage à la Fête de l'Humanité. Ce doit être le meilleur plein air de toute notre carrière. Avec mon groupe, j'ai bien aimé les trois shows de Bercy, l'an dernier. L'Olympia était très chaleureux aussi. Paris est une ville que j'adore, où il se passe toujours quelque chose. Le Palais des Sports où nous avons enregistré « Seconds Out » était mémorable, lui aussi. A Pantin, en revanche, ça « craignait ».

— *Cette fois, vous allez passer à Bercy, et à l'hippodrome de Vincennes. Des contextes très différents.*

— ... D'autant que ce sont les humeurs du public qui dictent l'ambiance du concert. Mais avec le public français, de toute façon, ce sera intéressant. C'est ça qui est bien en Europe. Le feeling change à chaque pays. Pour Vincennes,

évidemment, l'élément déterminant sera la météo.

— *Comment s'est passée la tournée américaine ?*

— Lentement, puisqu'elle a débuté en septembre dernier. C'est la mieux reçue, la plus populaire de toutes celles que nous avons entreprises. Personnellement, j'ai connu des problèmes vocaux aux alentours de Noël, qui m'ont contraint à des soins énergiques, ce qui est toujours désagréable lorsqu'on se déplace constamment et qu'on ne peut pas lever le pied. J'ai été obligé de changer les tonalités de certaines chansons plus éprouvantes pour ma gorge, comme *Mama, Tonight, Tonight, Tonight* et *Invisible Touch*. Depuis, tout va bien, même si le show actuel, qui est très long, m'épuise chaque soir.

— *Quel en est le répertoire ?*

— Nous essayons de trouver

**Si les concerts n'étaient pas déjà complets plusieurs mois à l'avance, je dirais que c'est notre tournée d'adieu. Mais on n'a pas besoin de ça. De plus, sans tirer de plans sur la comète, il n'y a aucune raison pour que nous ne recommandions pas dans l'avenir.**

un équilibre entre le dernier album et ce qu'on pourrait appeler « nos anciens succès ». Mais cela représente seize albums et une palenquée de morceaux ! Impossible de satisfaire tout le monde... Bien sûr, « Invisible Touch » est le disque le mieux représenté, mais nous remontons jusqu'à « The Lamb Lies Down On Broadway » dont nous reprenons *In The Cage* ; il y a des

extraits de « Wind And Wuthering », de « Abacab », de « Then We Were Three ». Mais nous faisons de notre mieux pour adapter le spectacle aux diverses préférences de chaque pays. Il est encore trop tôt pour savoir ce que nous jouerons à Paris.

— *Faites-vous toujours ce medley de tubes sixties en rappel, au milieu de Turn It On Again ?*

— Oui, mais il est différent de celui de la tournée 84. Nous en changeons les titres régulièrement pour ne pas nous lasser.

— *Comment l'idée vous est-elle venue ?*

— Au début, je citais simplement une phrase de *Satisfaction*, de *All Day And All Of The Night* ou de *Twist And Shout* au détour des paroles de *Turn It On Again*. C'était très court et spontané. Puis les autres se sont mis à jouer les accords de ces morceaux sous ma voix. Ensuite j'ai commencé à porter le chapeau et les lunettes noires de John Belushi dans les *Blues Brothers* et c'est devenu un véritable numéro d'une douzaine de minutes. Dans un premier temps, le public était surpris, presque choqué, parce que Genesis est censé être un groupe sérieux, « progressif », tout sauf des mecs s'éclatant à faire les ânes sur des classiques de la soul ou du rhythm n'blues anglais. Certains nous trouvaient sacrilèges. Soit parce que nous massacrons à leurs yeux d'impérissables chefs-d'œuvre, soit parce que nous nous abaissions à reprendre des « tubes » du passé ! L'essentiel reste que les plus jeunes de nos fans s'éclatent autant que nous. C'est la fin du spectacle, on a bien droit à une détente, non ?

— *Y a-t-il autant d'intermèdes comiques que lors du périple 84 ?*

— Sans doute, mais là encore, en France ce sera différent. Il est très difficile d'être drôle dans une langue qui n'est pas la sienne. Je préfère apprendre par cœur un sketch court en français, que d'en faire cinq longs qui snobent quatre-vingt pour cent du public. Je tiens à faire l'effort de m'adresser à ceux qui viennent nous voir dans leur langue, même s'il me faut consulter sans arrêt mon petit bout de papier. Jusque-là, en Australie et en Amérique, nous avons deux numéros élaborés, en introduction de *Home By The Sea* et de *Domino* : imagine cinq minutes

**« Je suis devenu un producteur à la mode malgré moi », dit Phil Collins. Mais ses coups d'essai ont été des coups de maître : John Martyn, Frida, Phil Bailey.**

comme ça en japonais ! Le français, c'est de la tarte, à côté.

— *Tu vas devenir acteur, bientôt.*

— J'ai commencé par un épisode de la seconde série de *Miami Vice*. Au départ, je pensais qu'il s'agirait d'un petit rôle, mais l'histoire s'intitulait « Phil The Chill » et j'en étais le personnage principal, un petit malin prêt à tout pour gagner un peu de thune. Cela m'effrayait quelque peu, puisque je n'avais plus joué la comédie depuis mon enfance. Mais j'y ai pris goût, et surtout, cela m'a permis de constater que j'étais capable de faire autre chose que de la musique. Aussi ai-je mentionné à mon manager que si quelque chose d'intéressant se présentait, je serais prêt à l'étudier. Nous recevions déjà des offres et des scénarios depuis des années. Un jour, il m'a donné à lire celui de « Buster ». Au bout de dix pages, je l'ai abandonné, mais il a insisté pour que je le reprenne. Il s'agissait de l'histoire de Buster Edwards, l'auteur en 1963 d'un des plus grands cambriolages de trains en Angleterre. Je jouerai le rôle de cet homme qui, ayant purgé sa peine, vend des fleurs à la gare de Waterloo, dans le sud de Londres. Régulièrement, j'ai les foies et je regrette d'avoir dit oui, mais ce sera certainement passionnant !

— *Qui en sera le réalisateur ?*

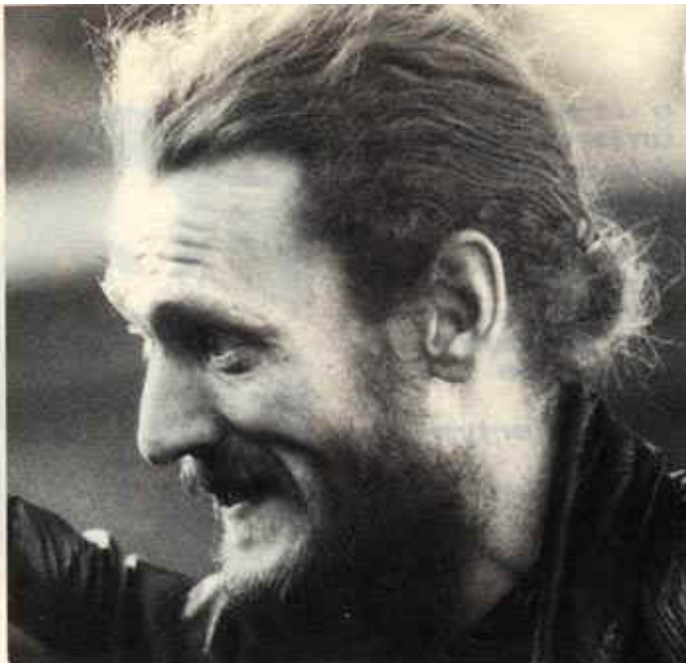
— David Greene, un Anglais. Julie Walters qui m'amuse beaucoup, interprétera le rôle de ma femme. Il est entendu que je ne composerai rien pour la bande originale. En revanche je servirai de directeur musical pour le choix des chansons les plus représentatives de cette période. Mais, je veux être jugé sur ma performance d'acteur uniquement, sans me reposer sur ma réputation ou sur une jolie chanson que j'interprète-



Double page précédente : Collins, Banks, Rutherford  
Ci-contre : Mike + The Mechanics, Phil, Tony Banks.  
Ci-dessus : Phil Bailey, Frida (l'ex-Abba).  
Ci-dessous : John Martyn.



**En s'inscrivant parmi les premiers artistes de l'époque, Phil Collins a gagné le droit de remonter dans le temps : être pour un moment, John Bonham derrière Robert Plant ; être « Ginger » Baker derrière Eric Clapton.**



*De haut en bas : Peter « Ginger » Baker, John Bonham, Robert Plant, Peter Gabriel, l'ex-leader de Genesis.*

rais pour briser les cœurs. Déjà, ma coupe de cheveux devrait me rendre méconnaissable !

— *As-tu parfois l'impression de vivre un conte de fées ?*

— Oui, et j'attends avec anxiété le douzième coup de minuit ! C'est vrai que tout s'est passé comme dans un rêve, même si j'ai dû travailler dur et sans cesse pour le réaliser. La chance compte pour beaucoup, j'en suis conscient, mais je suis toujours motivé par ce que je vais faire ensuite. Je n'ai pas l'impression d'être « arrivé » ou d'avoir « réussi » parce que je reçois, les uns après les autres, toutes les récompenses possibles, que ma maison déborde de trophées et que je vends des millions de disques, seul ou avec Genesis. Ce sont les circonstances qui m'ont conduit où je suis. Sans mon divorce, je n'aurais jamais composé et enregistré « Face Value », qui m'a révélé à moi-même. C'est encore la chance qui a voulu que Genesis rencontre de plus en plus de succès au moment où ma carrière personnelle dépassait tout ce qui est imaginable. Nous n'avons jamais



autant vendu de disques, de places de concerts qu'actuellement. D'autres groupes, placés dans les mêmes conditions, n'ont pas survécu. Parfois je me dis que ça me suffirait d'être simplement le batteur d'un tel orchestre. Et là, non seulement j'ai la possibilité de faire ce que je veux quand je veux, mais en plus on me paye une fortune pour cela. A une époque où tant de gens n'ont plus de travail et d'autres meurent de faim, je suis conscient de ce que ça signifie.

— *Au moment où « No Jacket Required » était numéro-un aux Etats-Unis, tu avais laissé entendre que tu n'aurais plus besoin de Genesis à l'avenir. La tournée en cours t'a-t-elle fait changer d'avis ?*

— Si les concerts n'étaient pas déjà complets plusieurs mois à l'avance, je dirais que c'est notre tournée d'adieu, et tout le monde se précipiterait nous voir une dernière fois ! Nous n'avons jamais voulu tirer des plans sur la comète, aussi je ne peux pas te dire quand aura lieu la tournée suivante. Celle-ci aura duré près d'un an ; et quand on en a fini, on ne veut plus entendre parler de ça. Mais le désir est prompt à resurgir, et il n'y a aucune, je dis bien aucune, raison pour que nous ne recommencions pas à l'avenir. Nous voulons déjà enregistrer un autre album, mais pour cela, il faudra être patient. Cette tournée s'achève en juillet. Ensuite, j'ai le tournage de mon film, et en 1988, je travaillerai à mon quatrième album solo, auquel je veux prendre le temps de réfléchir pour ne pas risquer de me parodier. Mike poursuivra sans doute l'aventure de Mike And The Mechanics et Tony a déjà plusieurs commandes de musiques de films.

— *Quand tu es sur scène avec Genesis, est-ce très différent de tes concerts en solo ?*

— Déjà, le répertoire n'est pas le même. Contrairement à ce que beaucoup imaginent, je suis loin d'écrire toutes les paroles des chansons du groupe. Les trois derniers albums sont le fruit d'un travail collectif, quasi communautaire. Nous nous retrouvons tous les trois — sans rien — dans une pièce, et nous improvisons des morceaux de musique qui, graduellement, en l'espace de quelques semaines, vont devenir nos chansons. Quand elles sont prêtes, nous en prenons deux ou trois cha-

(Suite p. 147.)

## GENESIS

(Suite de la page 72.)

cun, et nous leur donnons des paroles. Alors sur scène, avec Genesis, j'essaie d'abord de restituer l'esprit qui nous unit. Lorsque je suis à la tête d'un orchestre que j'ai choisi pour interpréter mes chansons — ce que je n'ai fait qu'à deux reprises jusqu'à présent — je suis encore émerveillé par le fait que nous sommes là, devant des foules, pour jouer mes chansons et je jouis de ce simple plaisir. La prochaine fois cependant, je serai plus cool. Jusque-là, si un gars se mettait à jouer une partie qui n'était pas rigoureusement celle du disque, je me mettais à flipper comme un malade. J'avais l'impression qu'il trahissait ma musique ! Pourtant des musiciens du calibre de Chester Thompson, Daryl Stuermer, Leland Sklar, ou Peter Robinson, méritent une plus grande liberté. Je saurai leur donner une place plus importante dans les arrangements la prochaine fois. C'est d'ailleurs aussi ce que nous essayons de faire en ce moment avec Genesis : laisser plus de place à l'improvisation...

— *Le plus étonnant chez toi, c'est sans aucun doute ton incroyable versatilité.*

— Je pense que ça vient principalement de mon goût profond pour différents types de musiques ; je ne suis pas seulement amateur de jazz, ou de funk... J'aime jouer de la batterie, quel que soit le rythme ou le genre. Il n'y a qu'au piano où je suis limité par mon manque de technique ; j'en joue juste suffisamment pour pouvoir écrire mes chansons. Je suis devenu producteur parce qu'on me l'a demandé. Mon ami John Martyn, le premier : j'ai accepté parce que j'aime tellement sa musique que je ne voulais pas qu'un autre vienne la gâcher. Puis ce fut au tour de Frida, et j'ai été flatté que la chanteuse d'un groupe aussi populaire que Abba s'adresse à moi. J'ai vraiment eu l'impression de pouvoir l'aider, car c'était son premier album en solo et qu'elle venait de vivre le même divorce traumatisant que celui que je chroniquais dans « Face Value ». Ensuite, ce fut Phil Bailey et l'escalade a commencé. Je suis devenu un des producteurs à la mode, malgré moi. J'apprécie tous ces différents aspects de ma carrière et, fort heureusement, les gens acceptent ce côté caméléon, aujourd'hui. Mais je me souviens qu'à l'époque de Brand X, tout le monde me disait qu'il était impossible de faire deux choses différentes en même temps.

— *Tu es resté fan avant tout ?*

— Oh, oui ! Je n'arrive pas à me départir d'un enthousiasme naïf et juvénile dès qu'on me propose de participer à quelque chose. Sans doute parce que je n'ai jamais rien fait d'autre de ma vie. Si je semble aussi stakhanoviste, cela tient au fait que toutes les opportunités qui se présentent à moi sont tellement passionnantes que je ne dormirais plus si je les refusais.

— *Au cours des dix-huit derniers mois, tu as eu l'occa-*

*sion de te prendre à la fois pour John Bonham et pour Ginger Baker !*

— Je le faisais déjà, adolescent, devant la glace de ma chambre ! J'ai beaucoup travaillé avec Robert Plant, aussi bien sur disque qu'en tournée, mais la seule occasion qui me fut donnée de jouer des morceaux de Led Zeppelin, fut pour Live Aid : *Rock n' Roll* et *Stairway To Heaven*. Tenir le rôle de Ginger Baker, en revanche, est peut-être ce qui m'est arrivé de plus gratifiant au cours de toute ma carrière : Cream était mon groupe favori, et Eric est devenu mon meilleur ami. Je vais d'ailleurs le rejoindre pendant trois semaines pour sa tournée américaine lors du break qu'offre celle de Genesis entre le Japon et l'Europe. (Fin avril/début mai.) J'aimerais parfois que ce groupe-là existe de façon permanente : Nathan East, le bassiste et Greg Pillinganes, le clavier, sont des musiciens d'exception. Quant à Eric, lorsqu'il est en forme, comme depuis un an, il est intouchable. Ce quatuor est vraiment incandescent. Notre passage à Montreux l'été dernier fut un sommet que je pensais inaccessible. *White Room*, *Crossroads*, *Sunshine Of Your Love*... ces morceaux sont des chefs-d'œuvre. J'y reproduis d'ailleurs à peu de choses près ce qu'y faisait Ginger, par respect pour le génie de Cream.

— *Eric m'a raconté (cf. Guitare & Claviers n° 70) qu'au moment d'enregistrer Bad Influence de Robert Cray, tu étais embarrassé parce que c'était ton premier shuffle !*

— Il charrie un peu, parce que je l'avais fait avec Flaming Youth, mon groupe pré-Genesis, qui se consacrait exclusivement au blues. Mais c'est vrai que ça faisait un bail ! Avec Genesis, le seul tempo approchant était celui de *Misunderstanding*, sur « Duke ». C'est vrai que lorsqu'il a eu cette idée, je n'étais guère enthousiaste. Au bout de quelques prises, j'avais des crampes et les talons en feu...

— *As-tu toujours envie de produire Paul McCartney ?*

— J'ai joué sur un titre de son dernier album, *Angry*. Bien sûr, les Beatles font partie de mon Panthéon et j'aurais préféré jouer avec eux ! Mais, effectivement, ce serait intéressant de lui redonner un peu du tranchant qu'il a perdu avec l'âge et les habitudes. Hugh Padgham a commencé à le faire avec « Press To Play », mais j'aimerais voir si on peut aller plus loin. Nous en avons déjà discuté et c'est dans l'ordre des possibilités. Je voudrais aussi beaucoup collaborer avec Stevie Winwood, ainsi qu'avec Aretha Franklin.

— *Tu as participé au récent album de Tina Turner, « Break Every Rule ».*

— Je l'ai rencontrée pour la première fois lorsqu'elle est venue chanter *Tearin' Us Apart* sur « August ». Eric et moi avons tous deux proposé de lui rendre la réciproque. Elle m'a appelé lorsqu'elle était en studio en juillet dernier. Je me suis donc rendu au Townhouse, où j'ai ajouté ma batterie aux playbacks déjà enregistrés de deux morceaux, *Typical Male* et *Girls*, la chanson de Bowie. Elle était là, mais ne chantait pas en même temps.

— *Te souviens-tu de tous les disques auxquels tu as participé ?*

— Oui, mais je serais bien en peine de les citer tous de mémoire, sans en omettre. Surtout les plus anciens. Il m'est déjà arrivé d'entendre à la radio des morceaux sur lesquels je joue et de ne pas me reconnaître.

— *Tu l'es pourtant forgé un style qui porte inmanquablement ta signature.*

— Oui, mais ça n'est qu'un aspect de mon jeu. Important, mais pas unique. Ce « gros son » est un de ces moments d'exception où l'on découvre véritablement un truc nouveau. C'était pendant l'enregistrement du troisième album de Peter Gabriel. Dès l'origine, Peter m'avait prévenu qu'il ne voulait aucune cymbale sur ce disque. Je lui avais demandé ce que je pourrais bien faire de la main qui les utilise habituellement ! Il m'a suggéré de l'employer sur les toms. Comme j'étais décidé à le satisfaire, je m'y suis plié, et un jour, alors que nous testions le son des différents fûts, Hugh Padgham, l'ingénieur, que je rencontrais pour la première fois, s'est mis à essayer des noise gates et un compresseur. Le son qui s'est développé dans mon casque m'a séduit. J'ai commencé à jouer une découpe rythmique sur la caisse claire et à décaler le pied de grosse caisse en fonction de la résonance des noise gates. Ça s'est rapidement mis à ressembler au style de John Bonham. Peter, en cabine, s'est enthousiasmé et m'a demandé de jouer la même chose en boucle pendant dix minutes. J'ai déclenché ma montre et avec ça, il a composé *Intruder*. S'il ne l'avait pas fait, je l'aurais gardé pour moi, car je m'en sens tout aussi responsable. Malheureusement, il s'en est servi et chacun le crédite pour ce remarquable progrès musical ! (J'espère que Peter ne le contestera pas.) Je ne l'ai pas plus copié avec *In The Air Tonight* que lui ne s'est référé à mon emploi des cuivres pour *Sledgehammer*. Chacun a le droit d'utiliser ce qu'il lui chante. Ça ne me dérange pas que d'autres copient mon son de batterie ; c'est plutôt flatteur. Chacun y fond sa propre personnalité.

— *Passons aux clips. Celui de Land Of Confusion est hilarant.*

— Il est inspiré d'une émission de télé, « Spitting Image » (le *Bébête Show* anglais). Ses présentateurs m'avaient parodié en se moquant de la sensiblerie des chansons de « Face Value » qui relatent les épisodes de mon divorce. Ça m'avait plu, parce que c'est un show de grande écoute, et qu'on est tous un peu cabot. Comme *Land Of Confusion* est une chanson qui fait appel à l'actualité, je me suis dit que ce serait une bonne idée de les mettre dans le coup. Comme eux, de leur côté, commençaient à peine à s'installer sur le marché américain, ils ont vu immédiatement que les deux parties avaient tout à y gagner. C'était marrant aussi de faire une vidéo où on nous montre laids et non pas maquillés, retouchés, coiffés comme le font tous les autres. Celle de *Tonight, Tonight*, *Tonight* sera plus conventionnelle.

— *Te reste-t-il un rêve à réaliser ?*

— Je ne vois pas... Le défi qui m'est proposé maintenant est de vérifier si je peux rééditer le succès de « No Jackets Required ». Je ne suis pas naïf ou égocentrique au point de croire que, parce que je raffie des dizaines de Grammy, je suis le meilleur. Surtout lorsqu'il y a tant de musique merveilleuse que personne n'entend jamais. « Face Value » était un accident, suscité par une mésaventure dans ma vie personnelle. Malgré son succès, je ne savais pas si je serais capable de composer un autre. Aujourd'hui, la même inquiétude existe au sujet des trois premiers et je crains de ne pouvoir en sortir un quatrième. Je dirais que ma principale ambition est de continuer à faire ce que je fais, indépendamment du succès rencontré.

(Propos recueillis par Yves Bigot.)

## DU NOUVEAU A ORLÉANS !!

- Orgues
- Pianos électroniques
- Claviers
- Synthés M.I.D.I.
- École d'orgue Yamaha

# Clavithèque

Galerie Châtelet  
45000 ORLÉANS - Tél. 38.53.01.10

# GE



**HIPPODROME  
DE VINCENNES  
LE 3 JUIN**

# NE



LOCATION :  
FNAC  
CLÉMENTINE  
ET SUR MINITEL 36.15 CODE LÉON

**EN TOURNÉE**

TOULOUSE : 15 MAI  
NANCY : 14 JUIN  
NANTES : 22 JUIN

# SIS

***Invisible Touch Tour***



*Avec*  
**EUROPE 1**

**DE GRANDS MOMENTS, A CHAQUE INSTANT.**